Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

128-129 | 2012

Dites-le avec des fleurs

Un vendredi ordinaire sur *Tahrîr*

Les badauds, les orateurs et l'écho de la révolution

An Ordinary Friday on Tahrîr Square: Passers-by, Orators and the Echo of the Revolution

Assia Boutaleb

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/5936>

DOI : 10.4000/jda.5936

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 14 octobre 2012

Pagination : 257-275

ISBN : 979-10-90923-03-4

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Assia Boutaleb, « Un vendredi ordinaire sur *Tahrîr* », *Journal des anthropologues* [En ligne], 128-129 | 2012, mis en ligne le 14 octobre 2014, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/5936> ; DOI : 10.4000/jda.5936

UN VENDREDI ORDINAIRE SUR *TAHRÎR* **Les badauds, les orateurs et l'écho de la révolution**

Assia BOUTALEB*

Les révolutions sont affaires de revendications, d'acteurs résolus et de tactiques d'affrontement ; elles sont également histoires de lieux et péripéties d'occupation et de prises de position au sens le plus spatial du terme. Les soulèvements arabes de l'hiver 2011 auront révélé aux observateurs et téléspectateurs du monde entier la géographie des centres urbains : l'avenue Bourguiba à Tunis, la place de la Perle à Manama, la place du Changement à Sanaa, et la place *Tahrîr* au Caire.

Célèbre pour ses embouteillages, topographiquement extrêmement complexe avec ses embranchements de routes, la place *Tahrîr* a été, durant 18 jours, du 25 janvier 2010 au 11 février 2011, l'épicentre de la contestation et la star incontestée des retransmissions en direct des chaînes satellitaires égyptiennes et internationales. Certes, d'autres places du Caire ou en province ont été investies et ont rassemblé les protestataires qui ont conduit à la démission du président de la République. Mais c'est *Tahrîr* qui a donné le rythme de la révolution égyptienne¹ et c'est elle qui

* Laboratoire des théories du politique (LabTop) Paris 8
Bât. C – 2 rue de la Liberté, 93526 Saint-Denis
Courriel : assia.boutaleb@laposte.net

¹ Disons-le d'emblée, nous utiliserons résolument le terme de « révolution » avant tout parce qu'il est terme d'acteurs mais aussi parce qu'il permet de se repérer dans la période actuelle. Les Égyptiens désignent cette période comme celle de la « révolution du 25 janvier ». Les politistes

continue à être le lieu des tourments et des colères de la période de transition. Pour le meilleur et pour le pire, elle s'est imposée durant la geste révolutionnaire, jusqu'à en être anthropomorphisée par les acteurs et les commentaires médiatiques². Pour le meilleur : son emplacement au cœur de la capitale d'un pays fortement centralisé la dote d'un pouvoir métonymique ; partie de l'Égypte elle en devient le tout. Cette spécificité n'est pas anecdotique : c'est précisément ce qui explique le succès de la contestation égyptienne. Prendre le cœur de la capitale fait basculer un pays dont l'histoire est celle d'une forte et volontaire centralité étatique, ce qui ne peut être le cas d'autres pays arabes où existent des dynamiques urbaines centrifuges et dans lesquels la capitale ne joue pas le même rôle³. Pour le pire : à force de couvertures médiatiques se contentant d'angles larges de la place comme ce fut le cas avec celles d'Al Jazeera, *Tahrîr* est devenue un sujet révolutionnaire à part entière, consacrée comme une unité homogène alors que ce qui a été, et demeure, une scène a été espace pluriel et multiple. Certains révolutionnaires ne s'y trompent pas : à l'instar de Mahmoud Sâlem⁴ qui déplore le fait que le symbole ait fini par marquer et recouvrir la cause⁵. Selon lui, cette confusion contrarie le cours de

parleraient plus volontiers de « mobilisation multisectorielle » (cf. Dobry, 2009) pour cette période et de « situation révolutionnaire » pour la période qui suit (cf. Tilly, 1993). La « révolution » est pour les Égyptiens les 18 jours d'occupation de *Tahrîr* qui ont conduit au départ du président déchu Hosny Moubâarak.

² Ainsi, les titres de journaux, égyptiens mais aussi internationaux lui prêtent vie, par exemple : « la colère de *Tahrîr* » *Al-Masry Al-Youm*, 26 janvier 2011, « *Tahrîr* gronde encore contre la violence des militaires », reportages de RFI et de France Culture, 24 décembre 2011.

³ Le poids et l'effet de la centralité étatique sont, selon Hamit Bozarslan (2011), ce qui distingue les révolutions tunisienne et égyptienne des autres soulèvements arabes.

⁴ Alias Sandmonkey, blogueur influent dont les billets mi-amers mi-ironiques et toujours pertinents ont, dès 2006, renseigné sur les exactions du régime, accompagné l'épisode révolutionnaire et commentent les remous transitionnels actuels.

⁵ Billet du 20 décembre 2011, « Underneath », blog : *Rantings of a Sandmonkey*, www.Sandmonkey.org

la révolution : les affrontements souvent violents⁶ et l'état d'insurrection quasi permanent sur la place occultent les vrais combats politiques à mener et rabattent les préoccupations d'occupation spatiale sur les enjeux sociaux et culturels. Las, il n'en demeure pas moins que la place devenant enjeu, les batailles dont elle est le théâtre durant toute l'année 2011, explicitent le niveau de violence des militaires et portent un coup mortel au slogan qui avait prospéré en son sein durant la séquence révolutionnaire, à savoir l'occupation durant 18 jours de la place : « L'armée et le peuple une seule main ». *Tahrîr* est, ainsi, le lieu où les mots d'ordre naissent et, souvent tout aussi vite, celui où ils meurent.

Redisons-le : ni actrice, ni sujet, la place pose la scène, elle est une scène dans laquelle une myriade d'actions se déroulent et sur laquelle une multitude d'acteurs prennent place. C'est notamment ce que montre l'excellent documentaire de Stefano Savona, *Tahrîr, place de la Libération* (2011), sorti en France le 25 janvier 2012, un an après le départ du président Moubâarak, et qui documente, comme rarement, ces 18 jours d'occupation de la place *Tahrîr*. Ayant pris le parti de filmer à « hauteur d'homme », le documentariste filme l'extraordinaire enthousiasme mêlé d'incertitude et d'angoisse qu'aura été la geste révolutionnaire. Parvenant à « voir la révolution », il montre « cette forme de coprésence où chacun est en même temps sur la scène et public de cette scène politique sur laquelle il se trouve »⁷. Ce documentaire mais aussi les images prises par téléphones portables⁸, ces traces qui se confondent avec le souvenir de l'événement, gagneront à être étudiées par les analystes des processus révolutionnaires. Ce travail en cours et à faire

⁶ Comme ceux de la rue Mohamed Mahmoud partant de *Tahrîr*, en novembre 2011 à quelques jours du premier tour de la première phase des élections législatives. Rappelons qu'en raison de l'importance de ces élections, de la supervision des juges et de leur nombre limité, les législatives se déroulent en 3 phases et s'échelonnent du 28 novembre 2011 au 10 janvier 2012.

⁷ Voir *Les Cahiers du cinéma* (2012).

⁸ « ... morceaux d'événements comme il y avait des morceaux du mur de Berlin après sa chute » (*ibid.* : 4).

permettra, à n'en pas douter, d'affiner notre appréhension de ces derniers et d'étoffer notre compréhension de ce qu'une dynamique de rassemblement fait au social et au politique. Dans cette optique, et tel est le parti pris de cet article, nous pensons qu'il faut également aller au-delà du moment révolutionnaire. Car *Tahrîr* n'est pas que cette place investie pendant un peu plus de deux semaines, c'est, au-delà de cette période et en deçà de cette dramaturgie, un lieu de débats, de contestations et aussi de mise en scène. Un lieu où tous les vendredis⁹ (jour de congé hebdomadaire en Égypte), la révolution continue : certains vendredis étant plus tumultueux que d'autres, certains rendez-vous plus sanglants que d'autres.

Ainsi, en guise de première piste d'analyse des usages d'un lieu érigé en symbole révolutionnaire, il s'agira, ici, de présenter le compte-rendu d'une « observation flottante »¹⁰ menée lors d'un vendredi ordinaire sur la place *Tahrîr*. Le matériau a été recueilli le 29 octobre 2011 : après les tentatives de ré-occupation de la place du mois de juillet et avant les affrontements de la veille des élections législatives, durant lesquels, image forte des journaux télévisés français, l'Institut d'Égypte a brûlé et au terme desquels les blessés se sont comptés par centaines. Pour pleinement installer la description, il importe de revenir brièvement sur l'importance du lieu dans la geste révolutionnaire en disant quelques mots sur la « République de *Tahrîr* » tant il est vrai qu'elle reste prégnante dans l'imaginaire post-révolutionnaire. Nous verrons ensuite, qu'entre le rassemblement et l'attroupement, un vendredi ordinaire se déroule en fonction de didascalies politiques mais aussi à travers la mise en scène et la revivification d'un folklore révolutionnaire.

⁹ Jour de congé hebdomadaire en Égypte.

¹⁰ L'observation flottante est une méthode adoptée par Colette Pétonnet dans ses travaux d'ethnologie urbaine. Elle « consiste à rester en toute circonstance vacante et disponible, à ne pas mobiliser l'attention sur un objet précis, mais à la laisser "flotter" afin que les informations la pénètrent sans filtre, sans *a priori*, jusqu'à ce que des points de repère, des convergences, apparaissent et que l'on parvienne alors à découvrir des règles sous-jacentes » (Pétonnet, 1982).

La « cité vertueuse de *Tahrîr* »

Rappelons que *Tahrîr* n'a pas surgi de nulle part : elle s'appuie sur une dynamique de protestation et de contestation qui investit la rue, dès la fin 2004, avec la formation du mouvement *Kefâya*¹¹. Le ton est alors donné et, même circonscrits par un nombre quatre à cinq fois plus important de policiers, même immobilisés et parfois invisibles aux yeux des passants du fait de cet impressionnant cordon de sécurité, les événements protestataires se multiplient et s'amplifient. Des groupes internet se constituent et relaient des appels à la protestation. La date du 25 janvier 2011 est retenue par le groupe du « 6 avril pour le changement » pour être celle de manifestations de protestation : en ce jour de fête de la police, les contestataires voient une opportunité de railler la célébration des forces de la répression¹². Ils convergent vers la place *Tahrîr* au centre de la capitale pour ne plus la quitter. La place supplante la rue en tant qu'espace de contestation. La suite de l'histoire est connue.

Les 18 jours de résistance qui suivent donnent naissance à la « République de *Tahrîr* », pour reprendre les termes de certains journalistes. République décrite selon une rhétorique de l'idéalisation dans ce tract diffusé après la démission du président :

Je fais partie de ceux qui ont vécu sur la place [...] J'y ai vu le pays de rêves que je veux que l'Égypte devienne. La République de la place *Tahrîr*.

Sur la place, j'ai vu une femme aux longs cheveux fumer une cigarette, et à ses côtés, un homme barbu prier. Ni lui ne la considérait comme débauchée, ni elle ne le voyait comme quelqu'un d'extrémiste ou d'attardé.

¹¹ Le slogan caractéristique du mouvement est : « *Kefâya Moubâarak, kefâya harâm* » [Ca suffit Moubâarak, ça suffit c'est honteux]. La plus importante de leurs revendications est le départ du président et la non-transmission héréditaire du pouvoir.

¹² Pour plus de détails et une plus large présentation des groupes internet, en particulier, et de la dynamique de protestation des années 2000 cf. Boutaleb (2011 : 41-54).

Sur la place, le jour de l'assaut des chameaux¹³, j'ai vu une femme au voile intégral faire un bandage à la jambe d'un homme blessé qui ne portait pas de pantalon. Elle ne se disait pas qu'il était nu, pas plus qu'il ne la regardait comme une femme. Ce n'était pas une scène entre un homme et une femme.

Sur la place, j'ai vu un homme faire ses ablutions, et la femme qui lui versait de l'eau était chrétienne. Elle ne pensait pas participer à quelque chose qui était contre sa religion, et lui ne considérait pas que cet acte annulerait ses ablutions.

J'ai vu des chrétiens descendre dans la rue malgré l'interdiction de l'Église ; j'ai vu des salafistes venir malgré l'interdiction de leurs cheikhs et de ceux d'Al Azhar ; j'ai vu des bahaïs¹⁴, braver leur interdiction religieuse de se mêler de politique ; j'ai vu des athées qui, eux, n'ont aucune religion. Tous étaient des Égyptiens. Et tout ce qui n'était pas leur identité égyptienne était absent dans la place *Tahrîr* [...]

Sur la place, il y avait de tout : de la guerre et de la paix, de la prière et des chants religieux, des chansons et de la danse, du rire et des sauts de joie... Il y avait de la vie...

Le pourcentage de crime sur la place était nul. Pas un seul incident de harcèlement sexuel¹⁵. Pas un seul incident de vol. Si un objet se perdait, il suffisait de crier et tout le monde regardait autour de lui et on te ramenait l'objet... Je suis un homme simple qui ne s'était jamais intéressé ni aux noms ni aux formes du régime que nous

¹³ Le 2 février, des nervis du régime et, selon les rumeurs, d'anciens prisonniers libérés à dessein, donnent l'assaut sur les manifestants et occupants de la place *Tahrîr*, à dos de chameaux et de chevaux et armés de gourdins et de couteaux. Cette journée sera meurtrière mais également fatale pour le régime.

¹⁴ Adeptes de la religion bahaïste qui, fondée en 1863, est un monothéisme qui prône l'unité de l'humanité dans sa diversité.

¹⁵ Le harcèlement sexuel est, en Égypte, particulièrement préoccupant et, hélas, répandu. S'il est vrai que durant l'occupation de *Tahrîr*, ces actes répréhensibles ont décru, ils n'ont pas totalement disparus. Cf. le documentaire diffusé dans l'émission *Envoyé Spécial* de France 2, le 16 février 2012. L'agression subie par la journaliste de France 3, Caroline Sinz, le 25 novembre 2011 sur la place *Tahrîr* lors d'un reportage en direct en a été un exemple particulièrement choquant. Cela ne doit pas faire oublier que les femmes égyptiennes en sont les premières victimes. Il n'est pas anodin qu'un tract vantant l'esprit de *Tahrîr* mentionne cette « plaie égyptienne » pour en déclarer la disparition, il est néanmoins important de rappeler que, toute idéalisation mise à part, ce ne fut pas complètement le cas.

voulons. Je veux juste dire que lorsque j'appelle au gouvernement civil, j'ai à l'esprit l'exemple que nous avons produit. Je veux que l'Égypte devienne ainsi¹⁶.

Au-delà de l'emphase mise sur la dissolution des identités différentes (religieuses, générationnelles, sexuelles, etc.) en une seule et même identité égyptienne, l'expérience de *Tahrîr* a révélé les capacités organisationnelles des co-présents qui ont permis d'assurer le bon fonctionnement d'une société en modèle réduit fondée sur un système de partage local (de la nourriture, de l'eau, des activités) et cimentée par une même indignation. Les contestataires, parfois les simples badauds se sont découverts forts et unis sur *Tahrîr* et, surtout, victorieux. C'est par et en raison de ce succès que *Tahrîr* acquiert pleinement son statut de « place de la Libération » mais également d'amplificateur et d'opérateur de la *praxis* politique.

Il est notable, en effet, que chaque concession, chaque inflexion du cours de la transition ait été obtenue voire arrachée suite au retour des revendications et des protestataires sur la place *Tahrîr* : que ce soit le fait de traduire en justice les anciens responsables politiques, et en tout premier lieu le président déchu Hosny Moubâarak et ses fils (le procès est toujours en cours) ou le fait d'établir un calendrier électoral clair et précis. Durant les péripéties et les tensions de la période transitionnelle actuelle, la place demeure la scène d'expression et de monstration des revendications, des colères et des rejets. Elle est invariablement le lieu indiqué aux observateurs par leurs interlocuteurs égyptiens¹⁷.

¹⁶ Tract non signé diffusé le 25 février sur la place *Tahrîr*, lors de la manifestation du « Vendredi de la purification et de la fin » menée contre le gouvernement du Premier ministre Ahmad Shafiq, cité par Gierdre Sabaviciute (18 mars 2011).

¹⁷ Au cours d'un terrain de 10 jours, à la fin octobre 2011, portant sur les nouveaux partis politiques créés au lendemain de la révolution et, plus largement, sur la transition actuelle, toutes les personnes interviewées m'ont incitée à « passer [mon] vendredi à *Tahrîr* ». Un jeune militant de la « Coalition des jeunes de la Révolution » m'a ainsi expliqué : « Ce n'est plus la même chose mais si tu veux comprendre ce que ça a été, va sur

Harangues et tribunes sur la place : lorsque dire c'est faire de la politique

Depuis le départ du président et la dissolution de son parti, l'armée, et plus exactement le Conseil suprême des forces armées (CSFA) dirigé par le maréchal Hussein Tantawi est en charge de la transition. Le Conseil, dirigeant par décrets et communiqués officiels, peine à établir un calendrier précis de la transition¹⁸. En dépit des promesses, l'état d'urgence est toujours en vigueur, et, malgré les déclarations de principe, les arrestations de manifestants et de militants se poursuivent et les civils sont traduits devant des tribunaux militaires. Des grèves perlées bloquent régulièrement les usines et les rues du centre-ville. Les manières de faire de l'ancien régime perdurent, notamment dans les médias officiels dont la couverture biaisée et partisane des événements suscite l'indignation des contestataires qui sont dépeints au mieux comme des « perturbateurs », au pire « comme des agents de l'étranger »¹⁹.

Tahrîr ce vendredi [...], ce n'est pas pareil mais c'est ce qu'il nous reste ». (Entretien avec l'auteur, le 26 octobre 2011).

¹⁸ La date des élections législatives n'a été fixée qu'à l'été 2011, ne laissant aux partis de coalition que 3 mois pour s'organiser ; celle des élections présidentielles ne l'a été qu'en novembre 2011, après les affrontements de la rue Mohamed Mahmoud.

¹⁹ La couverture des événements de Maspero, le dimanche 9 octobre durant lesquels 25 coptes ont trouvé la mort a été particulièrement détestable. Ce jour-là, une manifestation rassemblant des coptes et des musulmans part de Shubra et se dirige vers Maspero (le quartier de la télévision nationale). Les manifestants protestent contre de récents événements qui en Haute-Égypte avaient conduit à des agressions sectaires contre des chrétiens voire à l'incendie d'une église. Ils pointaient du doigt l'étrange laisser-faire de l'armée dont le Conseil suprême a certes plusieurs fois promis des reconstructions d'églises mais dont les officiers assistent souvent impassibles aux exactions et aux provocations d'extrémistes musulmans. À Maspero ils rencontrent des policiers et des militaires, des *baltaguis* (hommes de main) et l'affrontement devient meurtrier. Les événements ne sont toujours pas élucidés mais le plus détestable aura été la couverture de ces derniers par les médias gouvernementaux qui affirment que les « coptes attaquent l'armée », qu'il y a des soldats morts et qui demandent au peuple d'aller protéger son armée. « Ces informations n'ont pas manqué d'attiser les haines et de provoquer des participations

Dans ce contexte, les sujets de colère ne manquent pas ; ils trouvent à s'exprimer les vendredis sur *Tahrîr*.

Ce vendredi 29 octobre n'est pas une journée de mobilisation particulière si ce n'est qu'un appel a été lancé par Hazem Abou Ismaïl (ancien membre des Frères musulmans devenu plus proche du parti salafiste Al-Nour²⁰ lorsqu'il a annoncé sa candidature à la future élection présidentielle) et par certaines coalitions de jeunes révolutionnaires pour demander la fin de l'état d'urgence. Le rassemblement à *Tahrîr* est si routinisé que l'identité des initiateurs compte peu : interrogés à ce sujet sur la place, peu de personnes présentes en connaissent les détails. Le vendredi est jour de la grande prière hebdomadaire et il faut attendre la fin de celle-ci pour que convergent les passants vers *Tahrîr*.

Pour autant, la scène est installée dès le matin : deux estrades y sont érigées. L'une sur le côté sud-est (entre les rues Tala'at Harb et Mohamed Mahmoud) semble bancale, faite de bric et de broc et recouverte de la tenture habituelle des célébrations de rues (chamarrée et aux motifs en forme d'arabesques). L'autre, au nord-ouest, située face au Mogamma' est plus imposante, très grande et bien équipée d'amplificateurs et de microphones. La première est celle des jeunes sur laquelle ne figurent aucun logo de partis, ni blason identifiable si ce n'est une banderole déployée sur

volontaires aux regroupements "anti-chrétiens" de la soirée. Les TV privées ont, quant à elles, reçu une visite opportune de l'armée leur interdisant de traiter l'affaire, ce qui montre au passage que ce qui s'est passé ne relève pas d'un "dérapage des forces de l'ordre" mais bien d'une organisation », comme le rapporte Sylvie Nony dans un billet publié le 14 octobre sur son blog de Médiapart, http://blogs.mediapart.fr/blog/sylvie_nony/141011/egypte-des-conflits-interconfessionnels, consulté le 15 octobre 2011.

²⁰ Le salafisme est une école fondamentaliste sunnite qui s'applique à calquer les *salaf*, ancêtres pieux du temps du Prophète. Apparus dans les années 2000 en Égypte, ils ont prospéré sous le régime de Moubâarak qui voyait en eux des adversaires efficaces aux Frères musulmans ; d'autant plus efficaces qu'ils paraissaient inoffensifs pour le régime : le salafisme prônant le quiétisme politique. La coalition salafiste, réunie autour du parti le plus important, Al-Nour, a constitué la surprise des élections législatives de l'automne-hiver 2011 : ils sont à présent la deuxième force du pays.

laquelle on peut lire : « Non aux tribunaux militaires pour les civils »²¹. La seconde est celle des salafistes reconnaissables aux barbes qu'ils portent longues avec la moustache rasée et aux habits²² des orateurs et, pour qu'aucun doute ne soit permis, le nom du parti Al-Nour est inscrit sur le bord inférieur gauche de la tribune. Une banderole figure, également, au centre, avec le slogan officiel : « Nous vivrons dignes » (*sanahya karâman*).

La chose la plus intéressante à relever est le filtrage mis en place à l'entrée des tribunes : les attroupements de personnes désireuses de prendre la parole sont bien visibles et une organisation se met en place. Elle est plus chaotique chez les jeunes que chez les salafistes qui semblent disposer de véritables « videurs », plus imposants, arborant lunettes Ray-Ban et muscles et qui dissuadent efficacement les personnes inconnues d'eux. À la tribune des jeunes, les interpellations sont plus nombreuses, les orateurs repérant quelqu'un dans la foule peuvent l'inviter à venir s'exprimer et s'en expliquer longuement avec les personnes de l'entrée. Le principe qui préside à l'accès aux micros est celui de l'inter-connaissance mais il arrive parfois que certains arrivent à plaider leur cause et parviennent à prendre la parole après moult discussions avec les uns et les autres. Tout cela donne une impression d'improvisation et de tâtonnements organisationnels : il n'est pas rare que des silences s'installent ou que des orateurs ne monopolisent la parole sans être interrompus.

Car l'enjeu est bien celui-ci : parler et se faire entendre. Chaque orateur prend le micro pour rappeler les événements ou pour commenter les exactions de l'armée. Et c'est bien après l'armée que l'on en a. Plus à la tribune des jeunes, d'ailleurs, qu'à celle des salafistes qui, eux, parlent de Dieu et du pays au point que certains sont assis par terre devant la tribune pour écouter comme

²¹ En guise de sous-titre : « Les révolutionnaires ne sont pas des *baltaguis* – des hommes de main, des casseurs – pourquoi les juger par les militaires ? »

²² Une calotte et un *qâmis* (longue robe blanche pour les hommes qui s'arrête au-dessus des chevilles).

pour un prêche du vendredi à la mosquée. Se faire entendre, cela signifie exprimer des doléances, faire part d'expérience ou analyser les événements. Certains hurlent et parfoisaturent les basses comme cet homme venu d'Alexandrie qui parle de son fils martyr et qui sera particulièrement applaudi malgré les problèmes sonores.

Les événements politiques sont commentés à la tribune des jeunes : certains en appellent au boycott des prochaines élections législatives, d'autres parlent de la confiscation de « la Révolution du peuple », le nombre d'arrestations est martelé, le verdict prononcé la veille à l'encontre des policiers responsables de la mort de Khaled Saïd²³ est longuement dénoncé. Mais ce qui revient le plus régulièrement c'est la dénonciation des pratiques du CSFA. Les orateurs demandent à ce que « l'on reprenne *Tahrîr* », que les gens restent sur la place, comme durant la révolution, pour obtenir le départ des militaires. Certains, plus aguerris que d'autres, finissent leur propos par des slogans, mollement ou vigoureusement, repris par la foule.

L'art du slogan mériterait, à lui seul, une analyse plus détaillée. On se contentera de faire quelques remarques à ce propos. La première d'entre elles porte sur l'extrême adaptabilité des mots d'ordre destinés à être répétés, à susciter la ferveur mais aussi à exprimer le rejet. Fondés sur l'allitération et la rime, ils peuvent être repris d'une lutte à l'autre. Ainsi, le « *Irhal ya Bashar – Dégage, Ô Bashar* » cri de ralliement syrien devient aisément « *Irhal ya Moushîr – Dégage, Ô maréchal (Tantawi)* » et les slogans anti-Moubâarak sont repris tels quels, à ceci près qu'à la place du

²³ Ce jeune habitant d'Alexandrie de 28 ans, blogueur, avait été battu à mort par des policiers en juillet 2010. Un groupe Facebook a été créé à sa mémoire. Ce groupe a été l'un de ceux qui ont appelé à la manifestation du 25 janvier. Après le départ de Moubâarak, les manifestants et associations des droits de l'homme continuent à demander que justice soit rendue. La version officielle veut que le jeune homme soit mort d'overdose. Sous la pression, le parquet finit par mettre en accusation les deux policiers qui l'ont arrêté en juillet 2010. Plus d'un an plus tard, le 26 octobre 2011 le verdict est rendu : les accusés sont condamnés à sept ans de prison. S'il y a là reconnaissance flagrante de l'inanité de la version officielle, le jugement est unanimement considéré comme trop clément.

prénom du président (Hosny) c'est celui du maréchal qui est cité (Hussein). La musicalité reste la même compte tenu de la ressemblance phonique. Ceci amène à la seconde remarque qui est celle de l'importance de la scansion. Le caractère rythmique de la déclamation est le critère de succès des slogans lancés du haut des tribunes par ce qui semble être des professionnels. Ces derniers reprennent la métrique caractéristique des chansons de mariage populaire et ponctuent les interventions, sans jamais, eux, faire de discours. Si le slogan ne prend pas et n'est pas répété, la personne qui en a pris l'initiative est remplacée par une autre. La concurrence peut, à certains moments, se révéler comique, d'autant plus quand elle « déborde » le cadre de la tribune et qu'une personne dans la foule s'enhardit à proposer autre chose.

Force est de reconnaître qu'il y a beaucoup moins d'improvisation à la tribune salafiste : les orateurs, alignés face au public, attendent leur tour de parole et les slogans sont moins mobilisés. Mais comme à l'autre tribune, les exactions de l'armée sont à l'ordre du jour. À la tribune, les orateurs commencent par la formule consacrée « Au nom de Dieu, le clément, le miséricordieux » puis les explications et commentaires s'enchaînent. Certains se veulent régionaux (la situation de tous les pays arabes « résistants » est passée en revue), d'autres sont focalisés sur le présent égyptien. Ainsi, un homme s'étant présenté comme un membre du parti Al-Nour prend, longuement, la parole pour affirmer que « cette période est la plus dangereuse de toutes, il faut en finir au plus vite. C'est notre *Jahiliyya*²⁴ [...] Tous les jours, le Conseil sort une loi, un décret pour que le peuple égyptien reste endormi. Le conseil n'est pas un pouvoir sur le peuple. Il doit écouter le peuple car c'est le peuple qui commande [...] Le Conseil est venu avec l'accord du peuple il ne peut pas lui mentir ». Les propos sont assez proches de ceux tenus juste à côté, la plus remarquable différence est que les salafistes ponctuent et appuient leur discours de *hadiths* et de références coraniques. L'autre différence tient à l'attitude du public : plus respectueux et silencieux devant cette tribune-ci.

²⁴ Période d'ignorance antérieure à la révélation du prophète Mohamed.

De fait, il est aisé d'établir des contrastes tant les deux tribunes semblent indépendantes et déconnectées. Si l'étanchéité est difficile en raison des volumes sonores, le cloisonnement est réel pendant toute la première moitié de l'après-midi. Il finit par être brisé lorsqu'un jeune orateur salue les salafistes (« nos voisins sur la place ») et déclare les inviter à la tribune. L'invitation se matérialise lorsqu'un des jeunes descend de la tribune pour se diriger vers l'autre, et revient quelques minutes plus tard, avec des salafistes à qui le micro est tendu et l'accession à la tribune ouverte. Le mouvement est donné mais l'échange n'est qu'unidimensionnel et la réciprocité n'est visiblement pas la règle. À la tribune des jeunes, certains salafistes se font encore plus radicaux que lorsqu'ils prennent la parole sur leur propre estrade. L'un d'entre eux, par exemple, tempête qu'il n'y a plus rien à dire au CSFA : « Il ne comprend que l'action alors agissons ! » Il propose de bloquer le pont Qasr al-Nil qui enjambe le fleuve et relie l'est et l'ouest de la ville, et si cela ne suffit pas, de s'y enchaîner pour n'en être plus délogés jusqu'au retour des militaires dans leurs casernes.

L'alternance de témoignages, d'analyses politiques et de propositions d'actions s'improvise en fonction des tribuns qui, tous, cherchent à fixer le flux des passants au pied de leur tribune et à capter leur attention particulièrement volatile. De fait, les gens, en groupe ou seuls, vont et viennent. Durant deux bonnes heures, en début d'après-midi, les gens ne se fixent pas à un endroit particulier et se regardent autant les uns les autres qu'ils ne prêtent attention aux orateurs qui se succèdent. On reste un peu pour écouter, on téléphone à des proches pour savoir où ils sont sur la place, s'ils y sont déjà, on repart faire un tour. L'usage des téléphones portables est intensif : autant pour communiquer que pour prendre des photographies.

Pour avoir une vue d'ensemble, il faut aller sur le terre-plein au centre de la place. Sur les rebords des trottoirs des gens sont assis, et surtout, des vendeurs ambulants de toutes sortes, de tee-shirts, de cacahuètes, de boissons, des carrioles de maïs grillé avec réchauds, sont positionnés aux abords des tribunes. Au fur et à mesure de la journée, la circulation devient plus périlleuse, voire

dangereuse : en raison de la foule mais également à cause des motos et des motocyclettes qui traversent et slaloment entre les gens. À un moment, à la tribune des jeunes, une femme rappelle au micro que les vendeurs doivent rester le long des trottoirs pour que la place soit organisée et que les carrioles n'empêchent pas les gens de passer : « Il faut qu'on soit organisé [...] On va faire comme pendant les 18 jours... Rappelez-vous, on fait comme pendant la révolution. »

Et de fait, de ce qui se joue sur *Tahrîr* ce sont aussi les retrouvailles avec les rythmes de la révolution, les savoir-faire et répertoires d'action de cette période.

Drapeaux, peintures et colifichets : sur un air de révolution

La population est très variée : des jeunes de bonne famille, des familles, des enfants et des poussettes, des jeunes de quartiers populaires, des vieux et des indigents, des mendiants. Au fur et à mesure de la journée, les familles sont plus nombreuses et *Tahrîr* devient un terrain de jeux pour les enfants qui se pourchassent les uns les autres. Il y a également de nombreux journalistes, des cameramen professionnels et amateurs, égyptiens et étrangers. On se dévisage beaucoup croyant reconnaître quelqu'un de connu, s'imaginant être filmé et esquivant la caméra avec plus ou moins de bonne humeur ou s'y exposant d'un air bravache.

Le public est partie prenante des discours : non seulement parce qu'il les écoute ou reprend les slogans mais parce qu'il arbore affiches et banderoles en résonnance avec les propos tenus. En d'autres termes, le vendredi sur *Tahrîr* c'est une multitude d'objets supports de paroles et d'objets symboles qui est produite par le public. Il y a là tout un arsenal de trouvailles artistiques et de mises en mots stylisées qui émergent de la foule. Certains brandissent des panneaux de photos des martyrs de la révolution, d'autres une affiche teintée de rouge avec le nom de 'Issam Ali 'Ata, un jeune manifestant mort en détention la veille. Des autocollants sont distribués : « Le Conseil est contre la révolution, je suis contre le Conseil », ou encore : « Non aux tribunaux militaires pour les

civils », que les récipiendaires collent sur les sacs ou les habits. Deux personnes passent dans la foule portant une banderole tenue par des planches : « Les partis sont les voleurs de la révolution. »

Si c'est le moment de se faire entendre, c'est également celui de se faire connaître. Tout un chacun peut distribuer des tracts, des annonces, des pamphlets photocopiés à compte d'auteur, et parfois des poèmes à la foule. Certains membres de partis politiques ou de coalition diffusent des programmes et des prises de position sur les élections législatives par exemple. Les socialistes révolutionnaires installent un stand entre les deux tribunes pour y vendre leur journal.

Si le caractère politique est bien présent, force est de reconnaître qu'il côtoie voire se mêle au caractère festif d'un rassemblement et d'un jour férié : il y a là ballons, drapeaux égyptiens et tee-shirts de la Révolution mais aussi vendeurs de barbe à papa et de snacks. De jeunes adolescents affublés de chapeaux aux couleurs de l'Égypte (rouge, blanc, noir) parcourent la place, pots de gouache et pinceaux à la main, pour proposer leurs services. Des enfants se font peindre sur le visage les mots « Liberté », « Dégage » ou « Révolution ». Pour les jeunes gens ce sera des motifs aux trois couleurs sur le poignet. On se grime aux couleurs du pays et l'on se peinturlure des mots de la révolution. Il y a également là des personnages au plein sens du terme : deux personnes âgées, accoutrées de sacs en plastique recouverts de paroles révolutionnaires. L'une est coiffée d'un chapeau de cow-boy avec des chaînes, l'autre est entièrement vêtue de plastique peint de slogans. Elles posent et se font prendre en photo, certains badauds s'arrêtent pour « les lire » et elles se tournent complaisamment pour leur faciliter la tâche.

Il devient de plus en plus difficile de faire la part du divertissement et du rassemblement politique lorsqu'à la tribune des jeunes, le « chanteur de la révolution », Ramy Essam vient avec sa guitare et chante les chansons révolutionnaires. Il lui suffit de remplacer Moubâarak par Tantawi ou « les militaires » et le refrain est le même. La foule reprend le refrain car elle le connaît bien : diffusées sur Youtube et dans des émissions de télévision, les

chansons sont connues de tous. Tout comme pour les slogans, les refrains sont adaptés : dans le célèbre « Le peuple veut la chute du régime » il suffit de remplacer « régime » par « pouvoir des militaires » et le rythme reste le même. Une des chansons est déclinable à l'envi : ainsi le « Nous sommes un, et notre demande est une » permet d'inclure aussi bien « liberté, liberté, liberté » comme durant la révolution que « civil, civil, civil » pour signifier le choix résolu durant la transition pour un « État civil » à l'opposé de l'État militaire. Une variante encore plus actuelle met l'emphasis sur la justice sociale. Il n'en faut pas plus pour attirer la foule et la fixer au pied de la tribune des jeunes. Une demi-heure plus tard, les salafistes choisissent d'imiter leurs voisins et les discours font place aux chansons enregistrées et religieuses. Il y est question de foi en Dieu, de la réaffirmer et de la fortifier. Les bras se tendent, les gens à la tribune lèvent des mains jointes. De même dans le public : les gens se prennent les mains pour les brandir jointes. Même dans les interludes artistiques, le contraste est grand.

En fin d'après-midi les professionnels de la restauration font leur entrée. Des tables et des chaises sont mises sur les trottoirs, puis en dehors et de plus en plus. De véritables cafés à ciel ouvert se mettent en place et les badauds, familles et couples, s'assoient et commentent le spectacle.

Si ce vendredi ordinaire est paisible et festif, des échauffourées, énervements, voire des rixes peuvent, néanmoins, se produire. De ce que nous avons pu voir, ils sont tous relatifs à la présence des salafistes. À un moment, un vieux monsieur du bas de la tribune se met à apostropher violemment les tribuns. Il leur hurle qu'ils sont nuisibles et dangereux. Des gens s'attroupent, certains salafistes plus jeunes, aux environs de la quarantaine, viennent lui demander d'arrêter. Le ton monte, des badauds s'interposent et tentent de calmer les deux parties. Les salafistes ne peuvent manquer de respect à une personne âgée qui revient à la charge, avant de se lasser, en brandissant un journal plié qu'elle agite avec force. La chorégraphie de la gestion de l'esclandre est toujours la même : l'interposition entre deux parties fait qu'un petit cortège se forme, avance et recule tant qu'une des deux ne se décide pas à partir. Ce

sera le cas lors de l'altercation entre un cameraman qui a filmé de trop près les coulisses de la tribune des salafistes et l'un d'entre eux. On les sépare mais en s'éloignant le jeune homme croise des curieux qui lui demandent ce qu'il en est. S'arrêtant pour raconter son histoire, il est rejoint par le salafiste et, de nouveau le cortège se forme. Cela peut durer un bon moment mais le calme revient lorsqu'un badaud aura été plus convaincant que d'autres pour entraîner l'un des deux protagonistes.

Un vendredi ordinaire sur *Tahrîr* est une longue journée. Jusqu'à tard dans la nuit, les cafés et les thés circulent, les promenades et les jeux d'enfants se poursuivent. Les tribunes ne seront démontées qu'à l'aube... par les militaires.

Tahrîr est bien devenu un lieu particulier et à part pour les Cairotes, en particulier, et les Égyptiens, en général. Ce qui se passe à *Tahrîr* témoigne et donne le poulx de la colère, des ressentiments et des interprétations que les uns et les autres donnent aux événements actuels. Rien ne prédisposait cette place à devenir ce lieu incontournable de paroles et d'expressions : ce rond-point embouteillé est le domaine des voitures. Jamais, en contexte autoritaire, un tel lieu n'était imaginable. « L'observation flottante » fait découvrir un usage insoupçonné de la place, à savoir, la répétition de la séquence révolutionnaire et les retrouvailles, nécessaires durant la difficile période de transition, avec ce moment de fierté populaire. Elle dévoile également l'existence de véritables professionnels du folklore révolutionnaire conjugué aux supports et attractions habituels du divertissement populaire.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BOUTALEB A.**, 2011. « L'enjeu égyptien : protestataires, opposants et ruse de la raison autoritaire », *Les Temps modernes*, 665 (juillet) : 41-54.
- BOZARSLAN H.**, 2011. « Réflexions sur les configurations révolutionnaires égyptienne et tunisienne », *Mouvements*, 66 : 11-21.

DOBRY M., 2009. *Sociologie des crises politiques*. Paris, Presses de Sciences po.

LES CAHIERS DU CINEMA, 2012. « Voir la révolution : table ronde autour de *Tahrîr, place de la libération* de Stefano Savona », n° 675 (février).

PÉTONNET C., 1982. « L'observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien », *L'Homme*, 22(4) : 37-47.

SABAVICIUTE G., 2011. « Le peuple contre le régime. La construction de l'idée de rupture dans la révolution du 25 janvier », article mis en ligne sur le site du Centre d'études et de documentation économiques, juridiques et sociales (CEDEJ) du Caire.

TILLY C., 1993. *Les révolutions européennes 1492-1992*. Paris, Le Seuil.

Filmographie

SAVONA S., 2011. *Tahrîr, place de la Libération*, 91'. Paris, Jour2fête.

Résumé

La place *Tahrîr* au Caire a été, du 25 janvier au 11 février 2011, le centre de toutes les attentions médiatiques et le lieu de rassemblement d'une contestation multiforme qui obtint le départ du président Moubâarak. Au-delà de cette séquence révolutionnaire, *Tahrîr* demeure, encore aujourd'hui, un espace du politique et le lieu des manifestations voire des affrontements de la période de transition actuelle. Pour comprendre l'importance et le sens de cette « place de la Libération », une « observation flottante », méthode qui consiste à ne pas mobiliser l'attention sur un objet précis, a été menée durant un vendredi ordinaire. Cette méthode fait découvrir un usage insoupçonné de la place, à savoir, la répétition de la séquence révolutionnaire et les retrouvailles avec ce moment de fierté populaire.

Mots-clefs : Égypte, *Tahrîr*, révolution, manifestations, espace politique.

Summary

An Ordinary Friday on *Tahrîr* Square: Passers-by, Orators and the Echo of the Revolution

Cairo's *Tahrîr* Square was, from 25 January to 11 February 2011, the centre of media attention and the gathering place of a multidimensional protest that led to the departure of President Moubâarak. Beyond this revolutionary sequence of events, the square remains a political space and a place for demonstrations or even confrontations during the current transition period. To understand the importance and the meaning of this « Liberation square », a « floating observation », a method consisting in not focusing upon any specific object, was conducted during an ordinary Friday. This method brings to light an unsuspected use of this space: the repetition of the revolutionary sequence of events and a return to this moment of popular pride.

Key-words : Egypt, *Tahrîr* square, revolution, demonstrations, political space.

* * *